

## L'OMBRE SUR LES JOUES<sup>1</sup>

Du bateau qui le ramenait en Islande, Niels Jacobsen chercha vainement Maria Bormann, sa fiancée, dans le groupe de parents et d'amis rassemblés sur le quai. Il n'était pourtant revenu que pour elle. Il avait renoncé à voyager plus longtemps en Europe parce que, soudain, voilà six mois, après l'avoir habitué chaque semaine à la lettre la plus tendre et la plus dévouée, elle avait cessé de lui écrire. Sa famille avait évité de répondre à ses questions désespérées, et il savait seulement qu'elle n'était pas morte, puisqu'il n'avait pas trouvé son nom dans la liste des décès publiée par le journal de Reykjavik. Il songea à ne pas débarquer dans ce pays, où il la rencontrerait peut-être au bras d'un autre. Mais les cloches tintaient dans les clochers de bois, les rocs du rivage s'arrondissaient sous une lumière atténuée, des chiens familiers aboyaient, et il n'eut pas le courage de fuir la pauvre patrie qui, pour le recevoir, s'était endimanchée.

Ses parents l'embrassèrent en pleurant, mais quand il essaya de lire au fond de leurs yeux, ce jour-là et les autres jours, il les sentit résolu à garder leur secret. Par respect pour eux, par fierté aussi d'un désespoir qu'il contenait à grand'peine, il ne chercha pas à l'apprendre d'autres. L'année se passa douloureusement.

Mais les désespoirs dont l'amour est la cause nous ramènent infailliblement à l'amour. Niels n'était plus capable de résister à une affection. Sa cousine, Gerta Bruble, vint passer les vacances d'été à Reykjavik ; son sourire, ses gestes graves, sa

---

<sup>1</sup> *Le Matin*, 29 décembre 1908.

voix dévouée et lasse lui rappelaient les rires et l'engouement de Maria comme un écho discret et compatissant. Elle lui devint trop chère pour qu'il consentît à s'en séparer, et on les maria au printemps.

Axel, un jeune médecin suédois, que Niels avait connu à l'Université de Copenhague, profita du mariage de son ami pour venir visiter l'Islande. Pour la première fois, Niels qui lui servait de guide, s'aventura loin de Reykjavik, tantôt au nord, jusqu'au cœur de l'île, jusqu'aux étangs glacés que des nuages dissimulent, tantôt vers les pêcheurs, tantôt vers les falaises de l'est, où se dressent les hôpitaux modèles qu'Axel tenait à visiter. On bavardait longuement avec les convalescents, que l'accent du Suédois amusait.

Un soir, où le calme polaire, brillant et épais comme de la neige, recouvrait le ciel, la mer et les pâturages, les trois amis passèrent devant la léproserie. Le nouveau directeur, M. Nansen, avait été l'élève du père d'Axel, et ils entrèrent le saluer. Tandis que Gerta aidait M<sup>me</sup> Nansen à préparer le thé, le vieux docteur guidait ses hôtes à travers les salles spacieuses dont les baies donnaient sur un ciel et une mer infinis. Il y avait tant de lumière et de sérénité dans les couloirs teintés de bleu, sur les dalles émaillées, dans les plis des rideaux simples, que Niels et Axel oubliaient l'horreur du mal impitoyable qui logeait ici ses victimes. Dans un premier hall, quelques enfants, dont les visages étaient encore indemnes, les mains gantées, les pieds entourés d'énormes pantoufles, jouaient silencieusement et béatement, et ils tournaient vers les étrangers des yeux chargés de méfiance, comme s'ils redoutaient la santé. Puis ce fut la salle des hommes, dont la face était affreusement rongée, mais un seul, dans un coin, avait le visage entouré de bandelettes, et portait des lunettes noires. C'était ce jeune homme réputé autrefois pour sa beauté, et qui ne se résignait point. Un jour, on ne sait comment, il s'était procuré un miroir et l'avait, par vengeance, prêté à tous ses camarades.

La salle des femmes était au bout du couloir, entourée de jardins. Toutes cinq, en entendant la porte s'ouvrir, s'étaient

brusquement levées, et, alignées, dos aux étrangers, face à la mer, elles pivotaient d'un mouvement instinctif, pour qu'on ne vît même pas leur profil, à mesure que les visiteurs passaient. Niels s'arrêta soudain. Il lui semblait, dans la femme de droite, reconnaître Maria, sa première fiancée. Épouvanté, il se précipitait à la suite de ses amis ; mais, arrivé à la porte, il ne put supporter l'idée qu'un doute plus terrible que la vérité obséderait toute sa vie. Il resta, regardant fixement les femmes immobiles qui baissaient sur leur poitrine leur tête blessée dont le soleil envoyait l'ombre pure jusqu'à ses pieds.

C'étaient bien les cheveux châtons de Maria, trop épais, et qui cassaient tous les peignes. C'était sa nuque toujours nerveuse, tendue, et qui pliait à peine sous la souffrance. C'étaient ses épaules si nettement arrondies qu'elle pouvait à peine lever les bras pour cueillir les cerises ; c'était ce corps mollement arc-bouté sur les genoux, et sur les hanches, qu'il aimait à surprendre autrefois en s'approchant sur la pointe des pieds et en posant les mains sur ses yeux. Et l'infidèle, c'était lui.

Celle qu'il avait soupçonnée était perdue pour tout bonheur, pour tout espoir. Ensevelie à jamais, elle devait se heurter à chaque pensée et à chaque objet, comme un mort qui se réveille au fond du tombeau le plus sombre.

– Maria ! Maria ! cria-t-il.

Toutes les femmes tressaillirent. Quel était cet écho déchirant d'un monde qu'elles parvenaient à peine à oublier malgré tant d'années de silence ?

– Maria ! reprit Niels. Fiancée !

Cette fois, aucune ne bougeait. Peut-être, peut-être n'était-ce pas elle. Et pourquoi, d'ailleurs, cette comédie douloureuse ? Pourquoi venir crier à celles qui ne sont plus vivantes un nom qui fut peut-être le leur, et qui évoque les saisons de fruits et de parfums, les jours de fête, et le soleil impatient dont elles détournaient autrefois la tête par crainte des taches de rousseur ? Niels, en le prononçant de sa voix passionnée, était

aussi coupable que celui qui ouvre sur la mer la porte de la cage où se trouvent des oiseaux aveugles. À quelle curiosité folle obéissait-il, et si ces femmes tournaient vers lui leurs visages ravagés, comment s'excuserait-il de n'avoir été fidèle qu'à la santé, et de la promener au milieu d'elles, comme par vengeance, comme l'autre promenait son miroir ?

Mais la porte s'ouvrit. Axel, inquiet, venait chercher son ami.

– Niels, appela-t-il, dépêche-toi. Ta femme t'attend !

Alors la forme qui ressemblait à Maria s'affaissa. Elle posa ses mains sur son visage que le soleil ne suffisait plus à cacher. Un sanglot, convulsif et silencieux, la secouait, gagnant ses compagnes qui restaient debout, leurs fuseaux désœuvrés à la main, comme des Parques, quand la mort va toute seule.

Niels, hébété, se laissa guider vers la carriole. Il prit même les guides et conduisit le long des falaises, sur la route qui dominait le gouffre, sans que le cheval fît un faux pas. Mais, dès l'arrivée, il tomba malade. Il resta six mois étendu, silencieux, les yeux fixés avec terreur sur les yeux de Gerta, que la douleur élargissait chaque jour, et où l'ombre grandissait comme un mal impitoyable.

Et il mourut vers l'automne.

JEAN CORDELIER.